



Guillaume...

Guillaume était aux portes du château du rocher. S'il s'était agi de la simple visite d'un suzerain à son vassal, comme deux ans et demi plus tôt, Mathilde aurait été occupée à passer son meilleur b্লাud, avant de se recoiffer et de descendre dans la salle d'armes pour y accueillir le jeune comte d'Auvergne aux côtés de son père, Amiel de Chambon.

Hélas, le fracas des armes faisait aujourd'hui office de salutations. Les hurlements des combattants tenaient lieu de chants de bienvenue. Guillaume et ses hommes menaient un assaut sans merci dont l'issue serait l'anéantissement de l'un ou l'autre parti. Quel que soit le vainqueur, le cœur de Mathilde en serait cruellement blessé. Si son père ne parvenait pas à repousser l'assaillant, quel sort leur réserverait Guillaume ? Et si le jeune comte était tué, comment Mathilde, dont il était le héros depuis enfance, pourrait-elle le supporter ?

Inutile de tourner ces questions dans sa tête. Les réponses n'arriveraient que trop tôt à son goût. L'issue du combat était incertaine : Le château du rocher était une place forte difficile à prendre, mais les hommes du comte avaient réussi à y pénétrer par la ruse. Ils s'y livraient à un corps à corps meurtrier avec les défenseurs, dont le baron Amiel avait pris la tête. Les échos monstrueux du combat parvenaient à Mathilde, jusque dans les appartements seigneuriaux.

Lorsque le château était menacé, son père l'envoyait habituellement à l'abbaye de Menat, de l'autre côté de la Sioule. Sous la protection des bons moines, son unique héritière ne risquait pas d'être faite prisonnière, ou pis encore. Mais l'attaque de Guillaume avait été une surprise totale, et il ne pouvait être question pour Mathilde de quitter le château dès lors que l'assaut avait commencé. Elle s'était réfugiée dans sa chambre et agenouillée pour prier. Mais son cœur, divisé entre son devoir filial et ses tendres sentiments pour Guillaume, l'empêchait de trouver les mots pour supplier la Vierge et tous les Saints de donner une issue favorable au combat.

Elle se souvint alors des paroles du frère Anselme : «Priez avec vos mains, Mathilde. Aussi bien que votre bouche, elles font monter vers le Très Haut l'expression de votre amour.» Elle quitta donc l'abri relatif de sa chambre. Les combattants n'avaient pas encore gravi les marches qui menaient aux appartements du seigneur et à l'entrée du donjon, dernier refuge des défenseurs du château. Elle traversa la grande salle et sortit sur le chemin de ronde. Jetant un coup d'œil du haut des remparts vers la plaine, elle ne vit âme qui vive dans les champs. Les paysans s'étaient terrés chez eux, les moines dans leur abbaye, tous attendaient, comme elle.

Elle se dirigea vers ses plantations : Il fallait semer la sauge, dont on faisait grand usage tout au long de l'année au château. Elle s'agenouilla. Aussitôt son esprit fut absorbé par sa tâche et elle n'entendit plus rien des terribles assauts qui se livraient en bas. Elle fit tomber quelques graines en terre et les recouvrit soigneusement, puis elle se déplaça et refit les mêmes gestes, porteurs de l'espoir d'une prochaine récolte. Pour qui cueillerait-on les feuilles duveteuses et les ferait-on infuser ? Cette question importune ne vit pas le jour en son âme. Avec simplicité, elle travaillait pour un avenir inconnu, en lequel elle voulait garder foi, envers et contre tout. Les armes décidaient en ce moment même de son sort, sans que la malheureuse pût rien y changer. Elle attendrait leur verdict.

Avec un rugissement de fureur, Guillaume abattit l'épée qu'il tenait dans la main droite. Le chevalier leva la sienne pour parer le terrible choc. Le jeune comte en profita pour lui porter un coup d'estoc de la main gauche. Son adversaire s'effondra dans un râle d'agonie. Le

dernier défenseur de l'escalier menant au donjon de la forteresse venait de tomber. Guillaume se rua en avant. Il entendit derrière lui un hurlement de rage.

Le baron de Chambon, aux prises avec deux chevaliers, avait vu ce qu'il se passait. Il jeta des regards désespérés autour de lui, cherchant un défenseur du château qui serait en mesure d'arrêter le comte et de protéger leur retraite vers le donjon. Mais il n'en vit aucun. Les corps de tous ses fidèles compagnons jonchaient le sol de pierre grise : le château était perdu, l'assaut du jeune comte victorieux, déjà il gravissait l'escalier et s'apprêtait à franchir la porte cloutée, qui ouvrait sur les appartements où était réfugiée Mathilde.

Au cri de fureur poussé par Amiel de Chambon, Guillaume s'arrêta sur les marches et se tourna lentement vers le baron. Leurs regards se croisèrent : celui du baron était chargé de haine... et de désespoir. Celui du comte aussi glacé que l'acier. Voyant l'angoisse de son ennemi, il en comprit la raison : Mathilde, la sorcière du rocher, devait être là-haut, à la merci de sa juste vengeance. Un sourire cruel étira ses lèvres, il se détourna, franchit les dernières marches et disparut en haut de l'escalier. Le baron n'allait pas tarder à succomber sous les coups de ses adversaires, trop nombreux pour qu'il pût les contenir.

Enfin !

Enfin, la vengeance était sienne !!!

Enfin, il allait pouvoir apaiser un peu la rage qui bouillonnait en lui depuis des mois, depuis qu'il était rentré de la seconde croisade en terre sainte pour découvrir que son père était mort peu après son départ, et que son oncle, Guillaume le vieux, avait usurpé le titre de comte d'Auvergne qui aurait dû lui revenir de droit.

Certains des vassaux de son père lui étaient restés fidèles et lui avaient, dès son retour, renouvelé leur serment d'allégeance. Mais d'autres n'avaient pas hésité à le trahir en se rangeant du côté de son oncle félon, et parmi eux Amiel de Chambon, seigneur de Combrailles.

Par bonheur, Guillaume avait pu s'assurer la place forte de Monferrand, établie trente ans plus tôt par son grand-père, et qui avait, en son temps, su résister aux puissantes armées du Roi de France en personne. Il s'y était installé pour faire le compte des vassaux qui lui étaient fidèles et de ceux, malheureusement trop nombreux, qui se rangeaient derrière son oncle.

C'était alors que le baron de Chambon avait commencé ses coups de main, harcelant les seigneurs qui avaient pris parti contre son oncle, cherchant à les faire changer de camp par la terreur. Rapidement le bruit s'en était répandu, on disait le baron sans pitié : Il tuait hommes et bêtes, brûlait tout ce qui pouvait l'être. Les rumeurs les plus folles couraient : On murmurait que sa fille, Mathilde la sorcière, connaissait les filtres et les sorts et enchantait les armes des chevaliers afin que les flèches atteignent leur cible à coup sûr, que les coups portés par les épées soient mortels et que les boucliers protègent par magie les combattants.

Guillaume ne pouvait tolérer que se répandît cette terreur, sinon tous ses vassaux l'auraient quitté, par crainte d'être ruinés ou massacrés s'ils ne ralliaient son oncle. Malgré le peu de combattants qu'il pouvait entraîner à sa suite, la seule solution qui s'offrait à lui était donc de prendre le château du rocher et de massacrer tous ses occupants jusqu'au dernier, afin d'établir sa réputation et de décourager quiconque aurait la témérité de s'en prendre à ce qui lui appartenait, ... ou de périr dans cette aventure.

Et voilà que le Ciel lui avait été favorable et lui accordait la victoire en récompense de sa folle hardiesse. Le château du rocher était tombé, le baron de Chambon passerait bientôt dans l'autre monde et Mathilde la sorcière se terrait en quelque sombre recoin, attendant la juste rétribution de sa malignité.

Dans les appartements seigneuriaux il ne rencontra nulle résistance : tous les défenseurs s'étaient tenus dans la salle d'armes, ce qui était une énorme erreur de la part du baron, mais

sans doute l'effet de surprise avait-il donné à plein et l'ennemi n'avait-il pas eu le temps de prendre des positions plus favorables à sa sauvegarde.

Un silence sépulcral s'était abattu sur le château. Il n'entendait que le bruit de ses éperons sur le parquet. D'un coup de poing, il ouvrit la première porte à sa gauche : une petite chambre à l'aménagement monacal. Il poursuivit son chemin jusqu'à la seconde, c'était celle de la chambre du baron. La suivante était une forte porte cloutée et menait au donjon où étaient entassées des réserves de nourriture, mais personne ne s'y trouvait. Il dut faire demi-tour et revenir sur ses pas. En face de lui s'ouvrait, il s'en souvenait, la grand salle où on lui avait servi à souper quelques années plus tôt, lorsqu'il était venu quérir l'argent que le baron devait lui verser pour financer son voyage en terre sainte. Il n'y trouva âme qui vive.

Ah ça ! Mais où pouvait donc se cacher la sorcière ? Guillaume était contrarié de ne point la trouver, mais guère inquiet. Il n'existait qu'une seule issue aux appartements seigneuriaux : l'escalier qu'il venait d'emprunter. En bas, ses hommes montaient bonne garde. La sorcière ne pouvait lui échapper... à moins de se jeter du haut des remparts.

Il se dirigea d'un pas ferme vers une petite porte située au fond de la grand salle. Elle n'était pas verrouillée non plus. Il la poussa... et s'arrêta sur le seuil, saisi par la vision qui s'offrait à lui : Au coeur de cette rude forteresse de pierre grise se nichait le plus improbable des jardins suspendus. Inondé de lumière, il évoquait de façon saisissante le jardin d'Eden. Un arbre couvert de fleurs blanches se dressait en son milieu. Sous ses branches s'élevaient des plantations bien ordonnées, en bordure desquelles des jonquilles en fleur offraient aux rayons du soleil leurs calices dorés. Au-delà des créneaux du chemin de ronde il ne voyait que l'azur du ciel, et au milieu de ce jardin enchanteur se tenait une femme agenouillée, lui tournant le dos, occupée le plus calmement du monde à semer des graines.

Elle avait dû percevoir son intrusion car elle se redressa. Un long moment s'écoula avant qu'elle ne se tourne enfin, lentement, vers lui. Lorsqu'elle le vit, ses yeux sombres s'agrandirent de saisissement, et elle baissa le front dans une attitude de soumission qui frappa le chevalier. Il aurait pourtant juré que plus rien ne pouvait l'atteindre, après tous les coups qui lui avaient été portés au cours des deux précédentes années, mais en cet instant hors du temps, la délicate créature agenouillée au milieu de son jardin enchanté toucha son cœur et apaisa un instant le feu brûlant de la colère qui le consumait.

Ce fut Garin, son fidèle compagnon, qui vint troubler le silence en débouchant à ses côtés.

- Guillaume... tu es là... Tout est fini, nous avons occis jusqu'au dernier combattant et fouillé tout le château. Quels sont tes ordres à présent ?

Le comte tourna ses regards vers le nouvel arrivant, mais sans prononcer un mot. L'excitation du combat était retombée. Il se sentait vidé, toute énergie l'ayant soudain déserté. Garin jeta alors un coup d'œil vers le jardin et, remarquant la jeune fille qui s'y tenait, se dirigea vers elle :

- Demoiselle Mathilde, je ne sais si vous vous souviendrez de moi, je suis Garin de Montgascon.

Elle redressa la tête et prit la main qu'il lui offrait pour l'aider à se lever.

- Mathilde ???

L'exclamation venait de Guillaume. Elle se tourna vers lui :

- Oui, monseigneur, je suis Mathilde de Chambon... dame de Combrailles.

Elle ajouta le titre après coup, réalisant brusquement qu'il était sien désormais, puisque son père avait péri avec tous les défenseurs du château. A cette calme assertion, Guillaume éclata de rire. Un rire fort malséant, mais qu'il ne pouvait contenir : La terrible sorcière du rocher se tenait devant lui... sous les atours d'un ange.

Le soir même, il était assis dans la salle d'armes, entouré de ses hommes. On avait été quérir quelques paysannes au village, qu'on avait chargées de cuir un repas pour les vainqueurs. Elles s'étaient acquittées de leur tâche avec diligence, puisant dans les réserves du château, encore abondantes bien que le printemps fût déjà bien entamé.

Le repas une fois prêt, on avait mis les tables sur les tréteaux et on trouva dans un coffre des nappes, sur lesquels on posa tous les plats. Puis on rassembla les femmes afin de les renvoyer au village. C'est alors que l'une d'elle eut l'audace de courir se jeter aux pieds de Guillaume :

- Monseigneur...

- Que veux-tu, femme ?

- Monseigneur, on se demande ce qu'il en est de notre noble demoiselle...

Guillaume eut une grimace de contrariété, que ne vit pas la femme humblement agenouillée à ses pieds. Il condescendit cependant à lui répondre :

- Elle est en haut, dans sa chambre. Dis au village que je rendrai demain la justice, il sera alors décidé de son sort. Si vous avez quelque différend à régler entre vous, que les plaignants se présentent au matin, je trancherai ensuite leurs affaires. Et maintenant, va !

La femme se leva et rejoignit prestement ses compagnes. Guillaume héla son écuyer :

- Etienne ! Prend une tranche de pain, quelques pommes et un pichet d'eau et porte-les à ma prisonnière, qu'elle ne soit pas contrainte au jeûne alors que nous faisons ici bombance à ses frais !

Les chevaliers présents éclatèrent de rire. Lorsque tous les hommes d'armes furent réunis autour du jeune comte, il se leva et se dirigea vers la table couverte de plats, dont s'échappait un fumet délicieux, faisant gargouiller les ventres de plus d'un des combattants victorieux. Ils étaient descendus à tour de rôle jusqu'à la Sioule pour s'y laver, après avoir creusé les tombes où seraient ensevelis les vaincus dès le lendemain.

Tous arboraient un large sourire : la journée avait été bonne, aucun d'eux n'avait péri lors de l'assaut et seules quelques blessures sans gravité étaient à déplorer. Leur jeune chef les avait conduits à une victoire rapide et totale, alors que ses chances de succès semblaient si minces lorsqu'il avait quitté, dans le plus grand secret, sa place forte de Monferrand. Ce soir, les chevaliers sentaient bien qu'il avait, par sa hardiesse, contraint le sort à lui redevenir favorable. Ils admiraient son courage et son esprit de décision.

- Compagnons ! les interpella-t-il avec solennité, levant le gobelet d'argent qui avait appartenu au feu baron. Vous m'avez suivi avec confiance lorsque je vous ai menés jusqu'ici pour un combat dont l'issue ne pouvait être que la victoire ou la mort. Ce soir, votre fidélité a trouvé sa juste récompense : le château du rocher est tombé, le baron de Chambon gît sans vie et la sorcière est entre nos mains. Fêtons ensemble ce succès ! Et Dieu veuille nous en accorder d'encore plus grands à l'avenir, afin que les poètes aient matière à chanter notre gloire, pour l'édification des générations futures !

Les vivats résonnèrent dans la haute salle d'armes et les chevaliers s'attablèrent avec joie et fierté autour du comte. Garin avait pris place à sa droite. A la fin du repas, alors que les conversations se faisaient plus bruyantes sous l'effet du vin, il se pencha vers Guillaume et l'interrogea :

- Que comptes-tu faire de la baronne ?

- Franchement, je ne sais pas, mon bon Garin. J'avoue que je ne m'attendais pas à la découvrir sous cette apparence.

Il était détendu et souriant, ce qui n'était pas arrivé depuis bien longtemps. Garin lui lança avec malice :

- Et à quoi t'attendais-tu donc ? A débusquer une vieille au nez crochu, à la chevelure hirsute, jetant des sorts et des imprécations de ses mains noueuses ?

- Certes pas, répondit Guillaume, riant franchement cette fois. Elle n'a que 17 ans ! Mais j'avoue que je ne l'ai même pas reconnue. Par Dieu, sa mise était si modeste qu'on aurait pu

la prendre pour une servante, ainsi agenouillée et occupée à jardiner. Et ce serait elle, la maudite sorcière dont le nom seul répandait la terreur par tout le comté ?

Il secoua la tête, incrédule, avant de reprendre :

- Je crois que je vais aller prendre un peu de repos, en espérant que la nuit me porte conseil. Allongée dans son lit, Mathilde entendit les pas du jeune comte dans le couloir. Il salua le chevalier posté devant sa porte et entra dans la chambre de son père. Une larme unique roula sur sa tempe et se perdit dans ses cheveux. Elle avait su que, quelle qu'elle soit, l'issue de la bataille lui briserait le cœur, mais ce soir elle comprenait qu'elle avait tout perdu. Son père était mort, mais son amour aussi. Le Guillaume qui avait surgi dans le jardin n'était pas le jeune homme dont elle avait chéri le souvenir. Immense, puissant, son corps était recouvert d'une cotte de maille brillante qui l'enveloppait presque jusqu'aux pieds. Le casque cachait une partie de son visage, avec le nasal qui descendait jusqu'à sa bouche dure. Il avait une épée ensanglantée à chaque main et, dans ses yeux gris, elle avait vu briller une lueur de folie.

C'était un inconnu, un étranger terrifiant. Bien qu'elle eût été toute sa vie entourée de soldats et de chevaliers, sa vue l'avait transie. Jamais elle n'avait ressenti cette rage à l'état brut qui émanait de lui, jamais elle n'avait lu une telle haine dans les yeux d'un être humain posés sur elle. Durant quelques minutes, elle avait été persuadée qu'il allait lui trancher la tête sans autre forme de procès. Elle avait confié son âme à Dieu, priant pour quitter dignement cette vie.

Maintenant qu'elle y repensait, son regard lui rappelait pourtant quelque chose. Un souvenir fugace. Elle avait du mal à fixer ses idées et dut se concentrer : Oui, elle avait déjà vu ce regard... en rêve. Elle faisait souvent le même songe étrange : Partie pour une cueillette en forêt, elle s'égarait. Soudain les arbres semblaient s'animer, se pencher vers elle pour l'effleurer du bout de leurs feuilles, comme de vieilles dames bienveillantes qui la guideraient doucement, et elle débouchait dans une clairière au milieu de laquelle se tenait un magnifique cheval à la robe sombre. Il se tournait vers elle et elle était frappée par son étrange regard gris : ses yeux étaient comme fous. Elle apercevait alors les sanglantes blessures dont était couvert le pauvre animal. Elle aurait voulu le soigner, l'apaiser. Elle avançait, les mains tendues vers lui, mais lorsqu'elle était tout près il se cabrait brutalement et la menaçait de ses sabots. Elle se réveillait alors en sursaut, couverte de sueur, le cœur battant à se rompre, pensant d'un instant à l'autre être piétinée par les sabots assassins.

Dans la chambre du baron, Guillaume dormait d'un sommeil agité. Il errait en songe dans une forêt inextricable. Les arbres noirs s'agrippaient à ses vêtements, il devait tirer l'épée et se frayer un chemin en tailladant la végétation étouffante. Soudain il aperçut au loin une lueur, dont la vue le galvanisa : il sentait confusément que s'il pouvait la rejoindre, il serait sauvé. Luttant comme un fou, il parvint jusqu'à une clairière baignée d'une lumière surnaturelle, au cœur des ténèbres. En son centre se dressait un arbre couvert de fleurs immaculées dont les pétales voletaient jusqu'au sol moussu. Un beau cheval blanc y broutait paisiblement. Au bruit que fit le comte, il dressa la tête et se tourna pour le fixer d'un regard interrogateur.

Le jeune homme vit alors qu'il ne s'agissait pas d'un simple cheval, mais d'une licorne. Au milieu du front de l'animal enchanté se dressait fièrement une merveilleuse corne d'or, délicatement ouvragée. Saisi, il n'aurait pu faire un mouvement, même au péril de sa vie. La licorne s'approcha, ses yeux tristes rivés aux siens. Quand elle fut près de lui, elle posa délicatement son museau contre sa poitrine et il se sentit baigné d'une étrange lumière, fraîche et bienfaisante. Il voulut caresser le superbe animal, mais celui-ci fit un bond en arrière, le plongeant à nouveau dans les ténèbres. Alors il entendit ces mots à l'intérieur de son crâne :

- Monseigneur, pourquoi lever l'épée contre moi ? Je suis destinée à vous sauver !

Avant qu'il ait pu proférer un son, protester de ses bonnes intentions, le songe s'évanouit.

Guillaume ceignait son épée lorsqu'on frappa à la porte de la chambre. Avant qu'il ait pu répondre Garin entra, avec la familiarité qui lui était coutumière :

- Tu ne pourras rendre la justice dans la grand salle, dit-il de but en blanc.

- Et pourquoi donc ? l'interrogea le comte.

- Parce qu'une foule énorme se presse en bas. La salle d'armes est pleine à craquer et il arrive toujours plus de paysans. Toute l'abbaye a également dû se déplacer, à en juger par le nombre de moines présents, parmi lesquels l'abbé en personne, qui s'est fait accompagner des Saintes Reliques, d'une statue de la Vierge et d'un immense crucifix qui n'a pu passer par la porte et se dresse donc au pied des remparts. Impossible de loger tout ce monde dans la grand salle, j'ai fait installer une table dans la salle d'armes.

- Mais que se passe-t-il donc ?

- Descend et demande-le leur... répondit Garin, moqueur, en ouvrant la porte.

Dès qu'il fut en haut de l'escalier, Guillaume dut reconnaître que son compagnon n'avait pas exagéré la situation. La salle d'armes était comble et le brouhaha assourdissant. Heureusement, son entrée fut remarquée et le silence se fit d'un coup. Il descendit lentement les marches, profitant de l'occasion pour scruter l'assistance : les paysans avaient l'air en bonne santé et habillés correctement. Le baron de Chambon avait dû être un bon maître, malgré tout. Sur leurs visages se lisait l'inquiétude, sans doute se demandaient-ils qui allait être leur nouveau seigneur et si celui-ci les traiterait aussi bien ou au contraire les affamerait.

Au premier rang se tenait l'abbé, à qui on avait donné un siège. Il était entouré de moines dont les regards reflétaient une certaine hostilité envers celui qui venait d'investir le château.

Le jeune comte se dirigea vers la table, inclinant respectueusement la tête en direction de l'abbé avant de s'asseoir. Il laissa passer quelques minutes de silence, qui furent de trop pour le saint homme. Il prit la parole pour demander fermement :

- Monsieur le comte, nous sommes ici pour voir Mathilde et connaître le sort qui lui est réservé. Faites-là amener devant nous.

Guillaume serra les dents. Il ne goûtait guère le ton employé, néanmoins il valait mieux en finir. Il fit donc signe à son écuyer, demeuré en haut de marches, d'aller quérir la baronne. Tous les yeux se fixèrent sur la porte par où elle allait entrer, comme si ces gens attendaient une apparition de la Sainte Vierge. Il en fut irrité. La foule prenait visiblement fait et cause pour elle et contre lui. Les choses n'allaient pas être simples.

Enfin, Mathilde fit son entrée. Vêtue fort simplement, comme la veille, d'un briaud de laine serré à la taille et aux manches. Son visage était pâle et des cernes bleus étaient visibles sous ses yeux. Son air fragile irrita encore plus le comte : comment la condamner, alors qu'elle avait l'air si inoffensive et démunie ? Etienne la conduisit jusqu'à la table et la plaça à la droite de Guillaume, face à l'assistance.

- Voici Mathilde de Chambon, dame de Combrailles. Comme vous pouvez le voir elle se porte comme un charme.

- Fort bien, répondit l'abbé. Que comptez-vous faire d'elle ?

- Je compte la juger pour les crimes qu'elle a commis et prononcer une juste sentence.

Un murmure indigné se fit entendre du côté des moines, tandis que les paysans montraient une affliction muette, craignant visiblement de mécontenter un peu plus le comte.

- Des crimes ? Mais de quels crimes l'accusez-vous donc ? s'exclama l'abbé.

Le jeune homme laissa un instant de silence, pour donner plus de poids à ses paroles :

- Son père, le baron de Chambon, brisant le serment prêté à mon père, le comte d'Auvergne, s'est rangé aux côtés de mon oncle félon, usurpateur du titre et des biens qui me revenaient de droit ! Non content d'avoir commis cette trahison, il a lâchement attaqué les vassaux qui m'étaient restés fidèles, a semé la terreur parmi leurs gens, brûlant, pillant, violant, tuant et commettant toutes sortes d'atrocités dans le but de les contraindre à rallier mon oncle félon !!!

Sa voix avait enflé au cours de la tirade, témoignant de la colère qui bouillonnait en lui. Un silence pesant retomba. L'abbé le rompit d'une voix calme :

- Ce sont là de bien grandes injustices qui ont été commises contre vous, comte. Cependant, on ne peut reprocher à Mathilde de Chambon les fautes de son père. Qu'avez-vous à dire contre elle ?

- Par tout le comté, il n'est question que de la sorcière du rocher, et des filtres et sortilèges qu'elle a utilisés pour aider son père dans ses entreprises criminelles, et vous me demandez ce que je lui reproche ?

- Vous accusez cette jeune fille de sorcellerie ? murmura l'abbé d'un ton atterré.

- Parfaitement. Je l'accuse d'avoir semé la terreur pour favoriser le parti de mon oncle.

- Vous n'êtes pas sérieux ! Vous ne pouvez croire à de telles balivernes, regardez-là ! Voyez-vous une sorcière ? Elle est à peine sortie de l'enfance et respire l'innocence !

Le comte éclata d'un rire sans joie :

- Voyons, mon père, est-ce à moi de vous dire que l'habit ne fait pas le moine ? se tournant vers Mathilde il vit que les larmes baignaient ses jours blêmes, il reprit : D'ailleurs, voyez comme elle pleure. Ces larmes sont un aveu de culpabilité, elle pleure sur ses crimes !

- Comte, vous êtes hors de votre bon sens ! s'adressant à Mathilde avec bonté, l'abbé l'interrogea :

- Mon enfant, dites-nous la raison de vos larmes. Détrompez vous-même le comte.

La voix de la jeune fille s'éleva, noyée de sanglots, presque inaudible :

- Mon père... s'il a commis les atrocités dont parle le comte... était un monstre ! Comment... comment réparer ? Comment pourrais-je jamais racheter tant de souffrances...

Elle ne put en dire davantage, étouffée par les larmes. L'abbé avait lui-même les yeux humides, ainsi que plus d'un homme de l'assistance. Les femmes, quant à elles, pleuraient sans honte à gros sanglots. L'homme de Dieu reprit :

- Vous voyez bien, comte, que vous vous trompez. La pauvre enfant n'avait même pas connaissance des crimes commis. D'ailleurs vous ne pouvez croire, vous-même, en des accusations aussi fantaisistes : des sorts, des enchantements... vraiment !

Effectivement, Guillaume avait un esprit trop rationnel pour accorder crédit à toutes ces fariboles. Il reprit cependant :

- Même si elle ne s'est pas rendue coupable de sorcellerie, les bruits qui ont couru à son sujet ont contribué à semer la terreur chez mes vassaux, et m'auraient conduit à la ruine !

- Peut-on lui reprocher la crédulité de certaines gens ? Ces bruits ont couru bien malgré elle, elle n'en est pas coupable, mais victime, tout comme vous !

Voyant que le comte fléchissait, l'abbé força son avantage :

- Vous avez eu raison de dire que l'apparence est souvent trompeuse, et notre Seigneur nous a enseigné que l'on reconnaît un arbre à ses fruits : Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruit et un mauvais arbre ne peut porter de bon fruit. Remettons-nous en donc à sa sagesse...

Guillaume avait baissé la tête, il la redressa et fixa l'abbé d'un air surpris. Celui-ci se leva et se tourna vers l'assistance :

- Quelqu'un parmi vous pourrait-il témoigner d'un méfait commis par Mathilde de Chambon à son égard ?

La foule resta muette. L'abbé reprit :

- Voyons, réfléchissez bien. Quelqu'un aurait-il simplement osé dire qu'elle ait un jour causé du tort à quelqu'un ?

Le silence le plus complet accueillit sa question.

- Fort bien. Maintenant, quelqu'un pourrait-il témoigner d'un bienfait qu'elle aurait accompli ?

Tout le monde se mit à parler en même temps et le brave abbé dut réclamer le silence en frappant vigoureusement dans ses mains. Quand il fut revenu, il interrogea un paysan :

- Toi, qu'as-tu à dire pour la demoiselle de Chambon ?

- Elle a toujours été bonne pour nous, et elle a soigné ma femme quand elle a été malade. Elle a cousu des vêtements pour la naissance de mes enfants...

- Merci, mon brave, l'interrompit l'abbé. Toi, qu'as-tu à dire pour la demoiselle de Chambon ?

- Elle a fait distribuer du blé quand on en avait plus pour les semailles, sans elle on serait tous crevés de faim !

- Merci. Toi, qu'as-tu à dire pour la demoiselle de Chambon ? Il interrogeait un moine :

- Elle a veillé le vieux frère Anselme jusqu'à sa mort, lui a lu la bible pendant de longues heures, l'a soigné avec dévouement.

En entendant tous ces braves gens venus la défendre, Mathilde tomba à genoux, cachant son visage baigné de larmes dans ses mains, c'était trop d'émotions en si peu de temps. Le comte se dressa brusquement et leva la main pour demander le silence :

- C'est assez mon père, je vous remercie. Un arbre qui porte d'aussi bons fruits ne saurait être mauvais.

L'homme de Dieu eut un sourire approbateur et réjouit et se rassit. Guillaume s'adressa alors à la jeune femme agenouillée devant lui :

- Mathilde de Chambon, dame de Combrailles, êtes-vous disposée à faire serment allégeance, à me reconnaître pour votre suzerain pour les châtelainies de Chambon, Lépaud, Evaux, Auzances et Sermur ?

Elle leva les yeux vers lui. Elle connaissait bien la cérémonie d'allégeance pour avoir assisté à plusieurs. Sans hésitation, elle accepta de rendre hommage à son suzerain en plaçant ses mains jointes dans les siennes en signe de confiance :

- Guillaume, comte d'Auvergne, je me reconnais vôtre.

Il la releva et la prit dans ses bras, comme il était d'usage. Elle posa la joue sur sa poitrine et passa ses bras autour de sa taille. Elle avait une odeur de marjolaine. Jamais cérémonie ne parut plus douce au comte... L'abbé tendit sa bible pour le serment de fidélité. Posant sa main fine sur le livre sacré, Mathilde le prononça avec ferveur :

- Je jure fidélité à mon suzerain, Guillaume, comte d'Auvergne, et lui promet aide et conseil.

A son tour le jeune homme plaça sa main sur la bible qui lui était offerte :

- J'accorde à Mathilde de Chambon, dame de Combrailles, ma protection.

«Eh bien, voilà une expédition punitive qui a tourné de façon fort inattendue !» pensait-il en chevauchant en direction de Monferrant, le jeudi suivant. Il avait laissé Garin au château du rocher, ainsi que la plupart des chevaliers. Il n'était pas question que la place retombât entre les mains de son bel oncle. Soudain, un sifflement lui fit dresser l'oreille, avant qu'un choc d'une violence inouïe ne manque de le désarçonner. Il s'affaissa sur l'encolure de son destrier. Aussitôt, les hommes qui l'accompagnaient l'entourèrent et son écuyer mit pied à terre.

- Un carreau d'arbalète, siffla Guillaume entre ses dents. Vite, il faut regagner le couvert des arbres.

Immédiatement, les chevaliers lui obéirent et galopèrent jusqu'à l'orée du bois qu'ils venaient de quitter. Etienne aida son maître à descendre de cheval. Il avait été touché sous la clavicule gauche. Une douleur insupportable irradiait dans son bras. Visiblement le tireur avait visé le cœur et manqué de très peu sa cible.

- Nous ne pouvons nous attarder ici, dit Renaud de Puyvert d'un ton pressant. L'ennemi va sans doute passer à l'attaque, il nous faut regagner le château du rocher en toute hâte pour vous y faire soigner, Monseigneur. Blessé, vous êtes une proie bien trop facile.

Grinçant des dents, Guillaume reconnut que le chevalier avait raison. Il était sur le point de perdre connaissance et ne pourrait offrir qu'une bien piètre résistance à ses assaillants.

- Etienne, ôte-moi cette flèche et filons au galop, souffla-t-il.



- La pointe est fort mal placée, il est préférable que je la coupe, si je l'arrache vous pourriez saigner à mort avant que nous ayons atteint le château.

- Tu as raison, fais comme bon te semble.

Il contint à grand peine un hurlement de douleur lorsque son jeune écuyer s'exécuta. Il l'aida ensuite à se remettre en selle.

- Prends ma ceinture, et attache-moi à ma monture pour que je ne tombe pas en route, puis galopez aussi vite que vous le pourrez. Je ne vais sans doute pas tarder à perdre connaissance. Mortellement inquiet, Etienne obéit en tout point à son maître et la petite troupe mena un train d'enfer pour ramener le jeune comte en lieux sûrs.

- Que s'est-il passé ? demanda Mathilde, à bout de souffle. Deux hommes portaient le corps inanimé de Guillaume et l'allongèrent sur le lit qu'elle venait de préparer en toute hâte pour lui donner les premiers soins.

- Nous sortions du bois d'Yvain lorsque le comte a été frappé d'un carreau d'arbalète...

- Une arbalète ? Mais il est interdit par l'Eglise d'utiliser cette arme entre chrétiens !

- Apparemment le tireur n'était pas au courant, siffla Garin avec colère. Ce doit être un étranger, car il ne connaît pas non plus la trêve de Dieu !

Le jeune femme réalisa qu'il avait raison : les combats étaient interdits du mercredi soir au lundi à l'aube. Celui qui avait attaqué Guillaume cumulait les mauvais procédés. Elle s'empressa de le soigner, sous les regards scrutateurs de Garin et d'Etienne, qui ne purent que reconnaître qu'elle s'appliquait à sa tâche et possédait de solides connaissances médicales.

- Vous avez eu raison de ne pas arracher la pointe, Etienne, le félicita-t-elle lorsqu'elle eut nettoyé et pansé la plaie. J'en ai profité pour retirer quelques morceaux de cote de maille qu'elle avait entraînés dans la chair. La cicatrisation devrait être rapide et il n'a pas trop perdu de sang. Le tireur devait se trouver très loin, sinon le carreau l'aurait traversé de part en part.

- C'est une chance, car à cette distance il n'a pu ajuster son tir. Il aura ensuite enfourché sa monture pour fuir comme un couard.

- Etienne, occupez-vous de votre maître, mettez-le au lit, je viendrai m'assurer un peu plus tard qu'il n'a pas de fièvre, ordonna Mathilde, avant de sortir en compagnie de Garin.

- Qui a pu ordonner cette lâcheté ? demanda-t-elle, connaissant déjà la réponse.

- Sans aucun doute son oncle. Il a dû apprendre l'issue du combat contre votre père. Il n'a pas assez de cœur pour se risquer à attaquer son neveu de front, malgré le nombre de chevaliers qu'il pourrait aligner. Ce n'est qu'un médiocre combattant et il préfère de loin employer la ruse. Si son homme avait réussi son forfait, Guillaume serait mort et personne ne s'opposerait plus à lui, à cette heure. Cependant, je gage que dès qu'il apprendra qu'il est blessé il tentera de s'emparer de quelques-unes de ses possessions, sans doute Monferrand.

Mathilde en fut alarmée :

- Par Dieu, vous avez raison Garin. Il nous faut faire quelque chose !

- A quoi pensez-vous ?

- Si nous pouvons faire courir le bruit que le comte n'a été que légèrement blessé, son oncle n'osera pas attaquer, n'est-ce pas ?

- Je ne pense pas, en effet.

- Alors agissons promptement. Un seul homme a assez de crédit pour mener à bien notre affaire.

- Et lequel, demoiselle Mathilde ?

- Vous-même, Garin ! Partez sur le champ pour Monferrand, prenez autant de chevaliers qu'il est possible, afin de ne pas tomber de nouveau dans une embuscade.

- Mais vous...

- Nous nous enfermerons au château, nous avons assez de vivres. Je vais vous charger d'un message pour les moines de l'abbaye de Menat, si nous venions à être assiégés, ils vous

préviendraient immédiatement afin que vous puissiez venir à notre secours. En attendant que le comte soit tout à fait rétabli, annoncez à qui veut l'entendre qu'il n'a été que légèrement blessé, a regagné le château, et décidé d'y séjourner... pour me faire la cour !

- Vous faire la cour ?

- Oui, c'est ce qui paraîtra le plus plausible. Je n'ai jamais été promise à personne, et le comte m'ayant reconnue comme héritière des biens de mon père, je deviens un parti estimable. Prenez Etienne avec vous, qu'il empaquette les vêtements de son maître et les rapporte ici, comme s'il s'apprêtait à y séjourner pour me convaincre de l'épouser.

Garin ne put empêcher une suspicion de se faire jour en lui :

- Guillaume serait alors à votre merci. Vous pourriez très facilement le livrer à son oncle.

- Dans quel but ? lui répondit Mathilde, un tel étonnement peint sur le visage que le brave chevalier eut honte d'avoir douté d'elle.

- Pourquoi vous donnez-vous tout ce mal pour nous aider ? lui demanda-t-il doucement.

- Pourquoi ? Mais parce que j'ai juré fidélité ! Parce que le comte a eu la bonté de croire en mon innocence, malgré les crimes dont m'on père s'est rendu coupable contre lui. Parce qu'il a renoncé à la vengeance et m'a accordé sa confiance !

Sur ces paroles, elle le quitta pour aller se laver et se changer dans sa chambre : ses mains et ses vêtements étaient tâchés de sang.

- Sa confiance... pauvre enfant ! murmura Garin.

A quelques temps de là, Etienne revint avec quatre coffres pleins de vêtements. Mathilde, qui n'en avait jamais possédé autant, était curieuse de les examiner. Elle avait fait monter les malles dans la chambre occupée par le comte et y pénétra sur la pointe des pieds. Avec soulagement elle constata qu'il dormait encore. Elle admira un instant son visage détendu. Dans le sommeil, elle retrouvait le jeune homme qu'elle avait tant admiré quelques années plus tôt : il était d'une beauté saisissante. Ses cheveux bruns encadraient un visage plus mince que dans son souvenir, mais les lèvres étaient toujours aussi pleines et sensuelles, parfaitement dessinées, le nez droit et aristocratique, le front haut et fier. C'était un miracle qu'aucune cicatrice ne soit venue ternir la perfection de ses traits, considérant toutes celles qu'elle avait découvertes sur son corps en le soignant. Oui, dans son sommeil, Guillaume ressemblait décidément au prince charmant de ses chimères.

Mais dès qu'il était éveillé, c'était autre chose ! Au début, il l'accusait de l'avoir séparé de ses hommes pour mieux le trahir. Il l'aurait certainement pourfendue s'il avait pu quitter son lit de douleur, et elle avait bien pris garde que son épée ne fût pas à portée de sa main. Incapable de se défendre, il avait bien été obligé de s'en remettre à elle.

Mais une fois convaincu qu'il était en sécurité entre ses mains, il se révéla être le pire malade qu'elle ait jamais connu : perpétuellement de mauvaise humeur, impossible à contenter, il faisait littéralement fuir tout le monde et elle dut s'occuper de lui en personne.

Avec un soupir, elle se détourna du lit et s'approcha d'une malle dont elle souleva avec précaution le couvercle. Elle dut se retenir pour ne pas pousser une exclamation admirative : sur le dessus se trouvait une cape doublée d'une fourrure blanche et grise telle qu'elle n'en avait jamais vue. Elle prit le somptueux vêtement et le souleva pour l'admirer.

- Que faites-vous ? l'apostropha soudain une voix derrière elle.

- Je contemple les dépouilles qui seront miennes après que je vous aurai assassiné, bien sûr, dit-elle sans se retourner. Un rire bas lui répondit.

- Votre impertinence me plaît infiniment. C'est du vair, en aviez-vous déjà vu ?

- Non lui avoua-t-elle avec franchise. Cette fourrure est magnifique.

- Elle est aussi très douce au toucher. Passez la cape pour en juger.

- Vraiment, vous m'y autorisez ? demanda-t-elle avec une joie enfantine.

Il lui sourit pour toute réponse et elle jeta le vêtement sur ses épaules.

- Elle vous va très bien, mentit-il. La cape était bien trop grande et traînait par terre. Mettez donc le capuchon.

Elle s'exécuta et le jeune homme retint son souffle. Ainsi parée, elle était d'une beauté saisissante, une véritable princesse.

- Vous n'avez jamais porté que des vêtements de laine ? lui demanda-t-il.

- Oui. Mon père jugeait qu'ils étaient bien suffisants s'ils nous protégeaient du froid. Il préférerait dépenser son argent autrement qu'à des frivolités.

Elle n'en dit pas plus, mais il comprit ce qu'elle taisait. Le baron mettait tout ce qu'il possédait au service des armes. Et il devinait qu'elle préférerait lui demander de l'argent afin de pourvoir aux besoins de leurs gens plutôt qu'en dépenser pour elle-même. Voilà pourquoi la fille du baron de Chambon n'avait jamais porté que de simples vêtements de laine, qu'elle avait elle-même filée et tissée durant l'hiver.

Il eut soudain envie de lui parler de toutes les merveilles qu'elle ignorait. Il se mit à évoquer pour elle les paysages qu'il avait découverts en partant pour la croisade : la majesté du Danube, qu'ils avaient suivi jusqu'à Constantinople, les sortilèges de l'orient, le charme de Byzance, les fastes de la cour du Prince d'Antioche. La vaisselle d'or, l'éclat des pierres précieuses, le chatoiement des soieries multicolores. La saveur des épices, les fruits au goût de miel, les légumes inconnus au Royaume de France.

Fascinée, elle l'écouta pendant de longues heures, lui posant maintes questions, jamais lassée. Le soir tombait lorsqu'elle se rendit compte qu'elle mourrait de faim et qu'il devait en être de même pour lui.

Quant à Guillaume, il venait de découvrir auprès d'elle qu'il avait, malgré tout, ramené quelques beaux souvenirs de son périple en orient.

Hélas, le lendemain l'humeur du comte avait une fois de plus radicalement changé et il fulminait contre Garin, qui n'avait pas envoyé de message depuis trois jours :

- Bon Dieu ! Il est peut-être occupé à me trahir en livrant Monferrand à mon oncle en ce moment même ! pesta-t-il en fin de matinée.

Outrée, Mathilde lui fit face, les poings sur les hanches.

- C'en est assez ! Comment pouvez-vous préférer de telles absurdités ! Garin vous est dévoué corps et âme !

- Corps et âme, dites-vous ! On voit bien que vous ne connaissez pas aussi bien que moi la nature humaine. Rappelez-vous que j'ai donné deux ans de ma vie pour aller secourir les chrétiens de Terre Sainte, pour découvrir une fois arrivé là-bas qu'ils ne songeaient qu'à agrandir leurs conquêtes. Ils n'ont pas hésité à faire empoisonner le comte de Toulouse à Césarée et à nous trahir devant Damas. Ils nous ont humilié en nous obligeant à nous retirer après seulement quatre jours de siège, nous qui étions prêts à risquer nos vies pour les aider à reconquérir Edesse. Beaucoup n'en sont pas revenus, mais moi j'ai eu cette chance... pour trouver mes biens et mon titre usurpés par mon propre oncle. Et vous venez me parler de dévouement ? Je connais mieux que quiconque le dévouement, et aussi ses limites... Sortez maintenant, et laissez-moi en paix !

Sans dire un mot, Mathilde lui obéit, glacée. Elle aussi s'était sentie trahie lorsqu'elle avait découvert les agissements de son père. Toute sa vie elle avait travaillé pour que son domaine lui rapportât de l'argent, et elle s'était brusquement rendu compte qu'elle avait servi les desseins d'un homme sanguinaire, qui répandait la désolation autour de lui.

Mais cela n'était rien en regard de ce qu'avait vécu Guillaume. Il avait dix-sept ans lorsqu'il était parti en Terre Sainte, plein d'illusions de grandeur et d'honneur chevaleresque, prêt à donner sa vie pour son roi et son Dieu. Deux années plus tard, tout s'était effondré autour de lui : son père était mort, la croisade était un échec cuisant dont il n'avait retiré que de l'amertume et il était spolié de ses biens par un homme qui l'avait vu grandir et en qui il avait

eu toute confiance, un homme qui était prêt à le faire assassiner pour conserver les biens qu'il avait injustement acquis.

Comme elle le faisait souvent lorsqu'elle avait le cœur en peine, elle se réfugia dans son jardin et s'absorba dans son travail, qui ne manquait jamais de l'apaiser. En fin d'après-midi, elle entendit des pas pesants et eut la surprise de voir Etienne, soutenant Guillaume, se diriger vers un banc de bois où il aida son maître à s'asseoir, avant de s'éclipser.

Elle se leva et s'approcha du comte :

- Etes-vous tout à fait sûr d'être assez remis pour vous tenir assis ?

- Je ne sais, avoua-t-il dans un souffle. Mais je n'en pouvais plus d'être enfermé dans cette chambre. L'air frais me fera sûrement du bien.

Elle hocha la tête.

- Prévenez-moi immédiatement si vous vous sentez mal, dit-elle en retournant à son ouvrage. Ils gardèrent le silence un long moment, avant que le jeune homme ne se décide à parler :

- J'ai reçu un message de Garin en début d'après-midi.

- Je le sais, peu de choses se passent au château sans que j'en sois informée.

- Je suis désolé de vous avoir maltraitée ce matin.

Elle ne répondit pas tout de suite, pesant ses mots :

- Je crois que je comprends ce que vous ressentez. Je ressentirais probablement la même chose si j'étais à votre place... et pourtant je ne puis m'empêcher de penser qu'on ne peut être heureux, ni même en paix, si l'on n'accorde sa confiance à personne.

Il se tut, préférant garder ses pensées secrètes : Elle réveillait quelque chose en lui, mais trouverait-il jamais le chemin du bonheur ? Il commençait timidement à espérer que ce fût possible. Mathilde l'apaisait et lui donnait à entrevoir un avenir meilleur.

C'est sur un ton volontairement badin qu'il reprit :

- Ne suis-je pas censé être ici pour vous courtoiser, gente demoiselle ?

- Si fait monseigneur, lui répondit-elle, entrant dans son jeu. Elle était heureuse que sa belle humeur fût revenue. Pourtant je n'ai guère ouï de compliments de votre part !

- Il est temps de remédier à ce triste état de faits. Voyons... que pourrais-je vanter, sans trop mentir, concernant votre personne !

- Eh là ! Vous commencez d'une bien drôle de façon, dites-moi !

- Voyons si je peux me rattraper... aux branches !

En disant cela, il se leva et avança vers elle, se soutenant à l'une des branches basses du cerisier. Il avait l'air de se mouvoir assez facilement et sans trop souffrir, elle en fut rassurée.

- Vos lèvres... ont la couleur... des cerises bien mûres... acheva-t-il platement, l'air peu convaincu. Elle éclata de rire.

- Vos pieds...

- Mes pieds ! l'interrompit-elle interloquée. Vous n'allez pas louer mes pieds, vous ne les avez jamais vus !

- Par contre je vois vos chevilles, qui sont fines et aussi délicates que celles d'une biche !

Gênée, elle se redressa pour rajuster le bas de son b্লাud. Elle le vit alors porter la main à son épaule blessée en grimaçant de douleur. Elle sauta immédiatement sur ses pieds et courut à lui. Passant un bras autour de sa taille elle tenta de le soutenir, mais il était beaucoup trop lourd pour elle. Elle s'apprêtait à appeler Etienne lorsqu'il lui dit dans un souffle :

- Aidez-moi à m'étendre un instant sur l'herbe, je crois que je vais me trouver mal.

Elle obéit immédiatement, très inquiète :

- Vous êtes encore trop faible. Vous n'auriez pas dû faire autant d'efforts aussi brusquement. Je vais aller chercher de l'aide, on va vous ramener dans votre chambre.

Elle s'apprêtait à partir lorsqu'il lui saisit fermement le poignet. Surprise, elle tomba à genoux à ses côtés, à l'endroit même où il l'avait vue quelques jours plus tôt, après la bataille :

- Restez près de moi, je sens l'inspiration venir, je crois que c'est elle qui m'a causé cette soudaine faiblesse...

Trop soulagée pour prendre ombrage de sa honteuse supercherie, Mathilde lui sourit.

- J'écoute votre compliment alors, mais faites en sorte qu'il soit bien tourné cette fois-ci !

- Vous en serez seul juge, écoutez plutôt, il me vient sous la forme d'un conte : Il était une fois un chevalier qui revint d'orient ayant perdu toute illusion. Il pensait bien ne jamais plus éprouver de sentiment un peu tendre, mais voyant sa détresse, le Très Haut fit pour lui un miracle. En un jardin enchanté, il mit une pure et belle jeune fille, elle était demoiselle le jour et blanche licorne la nuit. Pour se frayer un chemin jusqu'à elle, le chevalier allait devoir livrer sanglante bataille, mais une fois qu'il y serait parvenu, celle qui lui était destinée guérirait toutes ses blessures...

Il s'arrêta car une larme, ayant glissé sur la joue de Mathilde, était tombée sur son poignet. Toujours allongé sur l'herbe, il prit le visage de la jeune fille entre ses mains :

- Je vois que mon compliment vous plait, vous semblez soudain emplie de bonheur...

Elle lui sourit à travers ses larmes, incapable de prononcer un mot. Alors il reprit :

- Mathilde, vos larmes me parlent d'amour, d'espoir... Un tel prodige est-il possible ? Je ne le sais, mais je crois que si tel est le cas, il vous faudra longtemps pour guérir toutes mes blessures, une vie entière peut-être. Il serait sans doute plus sage que vous devinssiez mon épouse, ainsi pourrais-je compter sur votre éternel dévouement, malgré mon mauvais caractère. Et de votre côté, soyez assurée que je vous chérirai, chaque jour que Dieu me donnera de vivre à vos côtés. Mathilde, douce Mathilde, m'accorderez-vous cette grâce ?

- Guillaume, comte d'Auvergne, je serai vôtre... jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Lentement il l'attira à lui et, lorsque leurs lèvres se frôlèrent, éprouva la même divine douceur qu'il n'avait goûtée jusqu'alors qu'en rêve, lorsque le museau de la licorne avait effleuré sa poitrine.

Alors il sut...

Sans l'ombre d'un doute, Mathilde de Chambon, dame de Combrailles, lumineuse et frêle créature, était destinée à le sauver, lui, le sombre guerrier à l'âme brûlée de fureur...